

Conserver la santé

Benoîte Labrosse

Numéro 168, printemps 2021

Patrimoine médical. Un legs sous examen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrosse, B. (2021). Conserver la santé. *Continuité*, (168), 38–42.



Coup d'œil
sur quatre musées
québécois où le patrimoine
médical occupe une place de
choix et sur quelques artéfacts
significatifs de leurs collections.

BENOÎTE LABROSSE

Monastère des Augustines

Il va sans dire que la première communauté religieuse hospitalière à débarquer en Nouvelle-France, en 1639, est intimement liée à l'histoire médicale québécoise. « Les Augustines ont toujours eu un réflexe de conservation de leur patrimoine. Nos collections — qui sont dans un état exceptionnel — témoignent de l'évolution des soins de santé depuis le XVII^e siècle », souligne Ariane Blanchet-Robitaille, conservatrice au Monastère des Augustines, situé dans le Vieux-Québec. Les milliers d'objets médicaux qu'on y trouve proviennent principalement des 12 monastères-hôpitaux que les Augustines ont fondés dans la province au fil des siècles (voir « Culte et cure », p. 28). Ils rappellent à la fois leur rôle d'administratrices du système hospitalier, la « vie de soins » au cœur de la mission des religieuses et la volonté de transmettre leurs connaissances.

« Leurs collections montrent que les Augustines faisaient preuve d'une grande ouverture aux nouvelles technologies et connaissances médicales. Elles intégraient

aussi le savoir-faire des Premières Nations à leur pratique, notamment en ce qui concerne les plantes médicinales », souligne M^{me} Blanchet-Robitaille. En témoignent d'ailleurs une centaine de pots de pharmacie offerts aux Augustines de l'Hôpital général de Québec par le père Augustin-Louis de Glapion, en 1787. « Lorsque les Jésuites ont appris que leurs biens seraient confisqués par les Britanniques, leur supérieur les a répartis entre différentes communautés, raconte-t-elle. Ces pots témoignent de l'amitié entre les deux congrégations ainsi que des grandes activités d'apothicaire des Augustines. »

Même chose pour le mortier et son pilon, tous deux en laiton, qui servaient à broyer des préparations médicinales. Si les collections des Augustines comptent des dizaines de ces duos, l'un d'eux ressort du lot — bien qu'aujourd'hui inutilisable (voir

Ce masque fabriqué par les Augustines a servi à expérimenter l'anesthésie au chloroforme en 1848, quelques mois après qu'on ait utilisé le procédé pour la première fois en Angleterre.

Source : Monastère des Augustines

ver la santé



Le Monastère des Augustines possède une centaine de pots de pharmacie offerts aux religieuses de l'Hôpital général de Québec en 1787. Celles-ci étaient des apothicaires accomplies.

Source : Monastère des Augustines

la photo p. 19). « Selon la tradition orale, ce mortier et ce pilon auraient fait la traversée en bateau en 1639, précise la conservatrice. On y voit des signes importants de dégradation, sans doute attribuables à l'incendie qui a ravagé le monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec en 1755. »

Près d'un siècle après ce sinistre, toujours à l'affût des avancées scientifiques, les Augustines ont fabriqué un masque servant à expérimenter l'anesthésie au chloroforme sur des patients de l'Hôtel-Dieu de Québec, à la demande du D^r William Marsden. « Ce médecin a été l'un des premiers à réaliser une telle anesthésie au Canada, le 4 février 1848, quelques mois seulement après la toute première utilisation d'un masque de ce genre en Angleterre », note Ariane Blanchet-Robitaille.

La transmission du savoir était également chère aux Augustines, et s'est avérée une manière d'utiliser les talents



L'Hôtel-Dieu de Montréal a été un lieu de formation, comme en témoigne ce modèle anatomique de l'œil en papier mâché réalisé en France, au XIX^e siècle, par le D^r Louis Auzoux.

Source : Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal

artistiques des membres de la communauté. En atteste une affiche présentant le système sanguin, peinte à la main par sœur Fernande Boulanger en 1941 et destinée à l'École des infirmières de l'Hôtel-Dieu de Québec. « Fondée en 1904, l'École s'est affiliée à l'Université Laval en 1933 et a commencé à accueillir des étudiantes et des étudiants laïcs en 1950, rapporte la conservatrice. La création des cégeps a entraîné sa fermeture en 1972. » La bonne nouvelle, c'est que le savoir des Augustines continue d'être transmis aux visiteurs du musée qu'elles ont créé.

Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal

L'histoire des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph et celle de la métropole québécoise s'entrecroisent à de nombreuses reprises. Les trois premières membres de cette congrégation sont arrivées à Montréal en 1659 à la demande



Datant de 1905, ce tableau de Joseph-Charles Franchère montre une salle d'opération de l'époque. Sans masque ni gants, les micro-organismes pouvaient s'y propager librement, et ce, même si l'on connaissait déjà leur existence.

Source : Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal

expresse de Jeanne Mance. Elles sont venues prendre le relais au dispensaire qu'elle avait fondé lors de l'établissement de la colonie — d'abord dans le fort Ville-Marie, puis sur la rue Saint-Paul.

Ce sont ensuite les Hospitalières qui ont procédé, en 1861, au déménagement de l'Hôtel-Dieu de Montréal dans les bâtiments en pierre de l'avenue des Pins, qu'il occupe toujours. Entre ces murs, elles ont notamment assisté le D^r William Hales Hingston, premier chirurgien à procéder à l'ablation d'un rein, également maire de Montréal de 1875 à 1877. « Durant son mandat à la Ville, ce médecin s'est beaucoup préoccupé d'hygiène et de santé publique, raconte le gestionnaire des collections du Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, Gilbert Langlois. Il y a instauré le ramassage des déchets et, comme il a été élu en pleine épidémie de variole, il a fait beaucoup pour la promotion de la vaccination. »

Cependant, malgré les connaissances du D^r Hingston en matière d'asepsie — la prévention de la contamination par les microbes et les bactéries —, cette pratique n'était pas la norme en 1905. En témoigne un tableau du peintre québécois Joseph-Charles Franchère qu'on peut admirer au Musée. « Cette très belle œuvre rend bien la façon de faire dans une salle d'opération de l'époque, précise M. Langlois. L'équipement est très basique et personne ne porte de masque ou de gants. »

Comme la chirurgie était la mission première de l'Hôtel-Dieu de Montréal, les instruments associés aux interventions

sont nombreux parmi les quelque 6000 objets médicaux que comptent les collections des Hospitalières. Parmi eux, plusieurs ensembles de ventouses, de scarificateurs et de pompes à vide utilisés pour la décongestion, ainsi qu'un ensemble à amputation du XIX^e siècle. Celui-ci apparaît d'ailleurs dans un manuel de médecine de 1839 récemment donné au Musée par le Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM) avec quelque 600 autres livres médicaux anciens, qui doivent encore être catalogués.

Ces ouvrages viennent rejoindre ceux du Français Ambroise Paré, surnommé « le père de la chirurgie ». « Nous avons une copie d'un de ses ouvrages très importants — une 12^e édition datant de 1662 — qui contient beaucoup d'illustrations d'instruments et de modes opératoires, rapporte Gilbert Langlois. Ce livre est probablement arrivé par bateau avec les premières Hospitalières et a été sauvé des trois incendies survenus quand elles étaient installées dans le Vieux-Montréal. »

Plusieurs autres objets du Musée rappellent que l'Hôtel-Dieu de Montréal a longtemps été un lieu de formation, autant pour les médecins que pour les infirmières. C'est le cas d'un modèle anatomique de l'œil, réalisé en papier mâché par le D^r Louis Auzoux en France au XIX^e siècle. « C'est un très bon outil d'enseignement, car c'est une représentation en 3D qu'il est possible de toucher et de désarticuler », note le gestionnaire des collections. Comme

plusieurs pièces du Musée des Hospitalières, cet objet « a aussi un grand intérêt artistique ».

Musée médical Maude Abbott de l'Université McGill

La genèse du musée médical de l'Université McGill est presque aussi fascinante que sa collection de cœurs dans le formol et autres spécimens pathologiques du tournant du XX^e siècle. Fondé en 1822, tout juste après l'université elle-même et à l'époque où les musées faisaient partie intégrante de l'enseignement médical, l'établissement abrite un ensemble de collections unique au Canada. Il compte aussi des squelettes et des modèles anatomiques d'oreilles, par exemple. Et il a vécu bien des mésaventures.

Longtemps réservé aux étudiants, ce musée a connu son âge d'or au début du XX^e siècle, sous la houlette de la conservatrice Maude Abbott, médecin et cofondatrice de l'International Association of Medical Museums. Les collections étaient alors exposées sur trois étages, dans une magnifique rotonde surmontée d'une coupole vitrée. « À partir des années 1930, les sciences expérimentales ont commencé et la manière d'enseigner a changé, donc le musée s'est mis à rapetisser... Au point où toute la collection a été entreposée ; plusieurs spécimens ont alors été endommagés ou perdus », se désole Richard Fraser, professeur au Département de pathologie de McGill, qui a repris le flambeau au tournant des années 2000. Après moult péripéties, l'établissement, qui se nomme depuis 2012 le Musée médical Maude Abbott, a finalement ouvert ses portes au grand public en 2018.

Ses collections comptent plusieurs milliers d'objets, mais seuls 300 sont présentés dans une infime partie de la rotonde originale du Strathcona Anatomy and Dentistry Building. « Il s'agit d'un *work in progress*, car le musée dans sa forme actuelle est encore très jeune, rappelle son directeur. Une chose est sûre : en matière de pathologie, il abrite l'une des cinq meilleures collections en Amérique du Nord. »

Parmi ses spécimens phares : le cœur de Holmes, un organe humain qui ne présente qu'un seul ventricule, prélevé en 1822 par le D^r Andrew F. Holmes, fondateur du Département de médecine de McGill. Les maladies cardiovasculaires congénitales sont d'ailleurs bien représentées dans les collections, car il s'agissait de la spécialité de la D^{re} Maude Abbott. Des organes conservés dans le formol montrent également les effets physiques de nombreuses maladies, notamment dans la collection du D^r William Osler, qui a entre autres été pathologiste à l'Hôpital général de Montréal dans les années 1880.

Une autre section du Musée aborde la gynécologie avec des spécimens préservés, notamment celui d'une grossesse ectopique et un autre, vieux d'environ 120 ans, d'un fœtus. « Le matériel que nous avons nous permet d'aborder les maladies et la mort, mais aussi la naissance... Nous voulons ouvrir les esprits », fait remarquer Richard Fraser.

Par ailleurs, plusieurs objets rappellent la vocation éducative de l'établissement. Parmi eux figurent un crâne « à la Beauchêne » — ses os ont été désarticulés et remon-



Depuis 2018, 300 des quelques milliers d'objets que possède le Musée médical Maude Abbott sont accessibles au public.

Source : Musée médical Maude Abbott



Fondé en 1822, le Musée a connu son âge d'or au début du XX^e siècle, sous la direction de la médecin Maude Abbott.

Source : Musée médical Maude Abbott

tés sur des tiges réglables — et des moulages de maladies de peau réalisés par Jules Baretta à Paris à la fin du XIX^e siècle. Le célèbre mouleur de pathologies coulait du plâtre directement sur les lésions protégées par un tissu léger avant d'en faire une empreinte en cire qu'il pouvait ensuite colorer et agrémenter de poils au besoin. « Nous avons aussi une série de moulages d'oreilles en cire faits par le peintre allemand Adolf Ziegler, que le Musée des beaux-arts de Montréal a demandé d'emprunter pour une future



Le Dr Frappier a produit un vaccin contre la tuberculose à partir de 1933. Pour ce faire, il aurait transporté le bacille de la maladie sur lui, dans un tube de Hall, durant le voyage en bateau de la France au Québec.

Source : Musée Armand-Frappier



Originaire de Salaberry-de-Valleyfield, le Dr Armand Frappier se spécialisait dans la production de vaccins.

Photo : André Levac, INRS — Service des archives et de la gestion documentaire

exposition, souligne M. Fraser. D'un point de vue artistique, certaines pièces sont fantastiques ! »

Musée Armand-Frappier

Les travaux du Dr Armand Frappier sont particulièrement d'actualité : ce pionnier de la recherche et de la médecine préventive était spécialisé dans la production de vaccins.

À la fin des années 1920, alors qu'il étudiait à l'Institut Pasteur de Paris, le jeune médecin originaire de Salaberry-de-Valleyfield a côtoyé les chercheurs Albert Calmette et Camille Guérin, qui sont à l'origine du vaccin BCG contre la tuberculose. « Selon sa fille Lise Davignon Frappier, fon-

datrice du Musée en 1994, le Dr Frappier aurait rapporté le bacille tuberculeux au Québec dans un tube de Hall qu'il aurait porté sur lui durant tout le voyage en bateau », raconte Audrey Bégin-Poissant, responsable des collections et des expositions du Musée Armand-Frappier. Cette éprouvette de verre à l'ouverture bloquée par un petit bout de coton aurait permis de conserver le bacille tuberculeux sur un morceau de pomme de terre ayant macéré dans de la bile de bœuf. À l'époque, il fallait ensuite utiliser une petite spatule nommée « manche de Koch » pour déposer un peu du bacille dans un milieu de culture où il pouvait proliférer. La solution obtenue était ensuite transférée dans un récipient évasé — le matras — afin de produire le vaccin, ce qu'a fait le Dr Frappier à partir de 1933.

« Aujourd'hui, la méthode est différente, mais ces instruments qu'on peut voir au Musée ont été utilisés pendant très longtemps », note M^{me} Bégin-Poissant. Ils ont entre autres servi à produire le vaccin Salk contre la poliomyélite à partir des années 1950, dans les locaux de ce qui s'appelait alors l'Institut de microbiologie et d'hygiène de Montréal. Depuis, cet établissement a pris le nom de Centre Armand-Frappier Santé Biotechnologie et fait partie de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS). « Le Dr Frappier l'a fondé en 1938 à l'image de l'Institut Pasteur. C'est-à-dire qu'on y fabrique des produits biologiques — des vaccins, mais aussi des sérums lyophilisés, par exemple — dont la vente sert à financer la recherche et la formation scientifiques », précise la responsable des collections. Le Musée se dresse pour l'instant sur le campus du Centre, à Laval.

« Un nouveau musée est en construction, toujours à Laval, juste à côté du Cosmodôme ; il devrait ouvrir en 2022, révèle-t-elle. Pour notre exposition permanente, nous voulons présenter un maximum d'instruments de recherche — microscopes, balances, pièces de verre, etc. — dans une scénographie de laboratoire. » Elle rappelle que le public-cible, soit les adolescents, apprécie l'interactivité. « L'avantage, c'est qu'on peut manipuler les anciens instruments médicaux plus facilement que d'autres pièces patrimoniales qui doivent rester dans une vitrine. »

Les collections comptent quelque 6000 objets ayant appartenu au Dr Frappier ou aux scientifiques ayant travaillé au Centre. Elles rappellent également l'importance de la prévention. « Au début du XX^e siècle, les maladies infectieuses étaient la principale cause de mortalité au Québec. Elles ont entraîné la mort de plusieurs membres de la famille d'Armand Frappier. C'est pour cette raison qu'il s'est spécialisé en microbiologie et qu'il a fondé la première école d'hygiène de langue française au monde, à l'Université de Montréal, en 1945 », relate Audrey Bégin-Poissant. Les tenues de laboratoire utilisées à l'époque ne semblent toutefois pas aussi efficaces que les masques N95 ! ♦

Benoîte Labrosse est journaliste indépendante.